

# André BLANCHARD

## Le Reste sans changement



LE DILETANTE

## DU MÊME AUTEUR

### CARNETS

*Entre chien et loup (avril-septembre 1987),*  
Le Dilettante, 1989 ; nouvelle édition 2007.

*De littérature et d'eau fraîche (1988-1989),* Erti, 1992.

*Messe basse (1990-1992),* Erti, 1995.

*Impasse de la Défense (1993-1995),* Erti, 1998.

*Petites nuits (2000-2002),* Maé-Erti, 2004.

*Contrebande (2003-2005),* Le Dilettante, 2007.

*Autres directions (2006-2008),* Le Dilettante, 2011.

*À la demande générale (2009-2011),* Le Dilettante, 2013.

### CHRONIQUE

*Impressions, siècle couchant,* Erti, 1998.

*Impressions, siècle couchant II,* Maé-Erti, 2001.

*Pèlerinages,* Le Dilettante, 2009.

André Blanchard

*Le Reste sans changement*

CARNETS 2012-2014

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture © Y5/P5  
© le dilettante, 2015  
ISBN 978-2-84263-844-3

2012

*Printemps*

La nature hisse le drapeau vert; et nous, le blanc, vexés que nous sommes, à la fin, devant ces saisons qui, elles, jamais ne sont pour de vrai mortelles. Sauf pour nous.

\*

Des nouvelles d'un matin de mars 2012? C'est l'histoire d'un maladroit qui a failli se crever l'œil droit. J'étais à ma toilette tôt le matin, façon teuf-teuf plutôt qu'en train, à me nettoyer les ongles avec la paire de ciseaux. De mes longs cheveux rebelles, une mèche m'enquiquine l'œil. Ni une ni deux, ma main part pour l'écarter, sauf que je me plante, c'est le cas de le dire : au lieu que ce soit ma main libre, c'est l'autre, qui tient les ciseaux, que j'expédie. Bonjour la

frousse : grande écorchure, œil en sang, ophtalmo dare-dare. Bon, je m'en suis bien tiré après une semaine d'injection stérilisante et cicatrisante. On eût dit que mon inconscient était de la partie :  
– T'es un estropié de la vie, paraît-il? Symbolisons ça.

\*

Dans *Composition française*, d'une lecture enrichissante, Mona Ozouf raconte que le 3 septembre 1939, au moment où la guerre fut déclarée, elle était à jouer avec d'autres enfants; sur l'instant, toutes les mères rappelèrent les enfants à la maison. Mona Ozouf se demande pourquoi. Moi, je ne suis pas étonné. Je vois cela comme un moment d'essence religieuse; d'où le mot d'ordre : pas de dissipation, on se recueille.

\*

Que notre plume lui dresse un autel, et notre mélancolie même pourrait rendre jaloux.

\*

Je ne m'étonne pas que du dernier album de l'excellent Hubert-Félix Thiéfaine, ce soit *La*

*Ruelle des morts* qui passe sur les radios, et marche. C'est un chant qui remue une puissante nostalgie, et c'est là le sentiment le mieux partagé en cette France qui ne se ressemble plus.

J'ai lu il y a peu une interview de lui, occasion d'apprendre qu'il a été en pension chez les religieux. Aujourd'hui, il dit : « Je bosse deux heures au réveil. Après, seulement, j'ai gagné le droit de faire autre chose » – sous-entendu : quelque chose d'agréable. C'est tout moi. Comme nous aurons été dressés et mis au carré par les prêtres. Énonçons-la, notre règle : tout bon temps doit être une récompense.

\*

De l'importance d'une virgule, me suis-je dit en tombant sur cette phrase de Léautaud dans *Un salon littéraire* : « Il n'y a pas que la comédie que nous voyons au théâtre », c'est-à-dire qu'il y a aussi celle qu'offre la vie en société. Si on met une virgule après comédie, cela veut dire qu'en effet il y a aussi la tragédie, que nous voyons au théâtre.

\*

Tiens, me dis-je, il faut que je note cela. Le temps d'aller à mes cahiers, fut envolée la proie.

Je peste. Deux jours plus tard, justement parce que j'essayais de me rappeler bien autre chose, voici que me revient ce que j'avais voulu noter, et, qu'est-ce que ça cartonne dans le burlesque, cela a en effet à voir avec la mémoire. La mienne, me disais-je, sitôt sollicitée, me répondait naguère au quart de tour. Maintenant elle est de préférence buissonnière, sauf là où je ne le voudrais pas : est toujours disponible, en overdose, ce que le spleen sait fournir comme poisons.

\*

*La Débâcle*, c'est un Zola que je n'avais jamais lu. À peine dedans, je me suis récrié : diable, il y a intérêt de n'avoir pas bamboché la veille ! Les six premières pages ? Déjà quinze personnages. Je n'ai pas souvenir de pareille entame. Par cette profusion, Zola tente d'imiter Balzac, mais convenons que c'est plus digeste chez Balzac, primesautier et blagueur quand il y a besoin. Nous pérégrinons ici d'un maximum de description à un minimum d'action, et pour cause : le corps d'armée semble à la recherche des Prussiens, on va de Belfort à Mulhouse, on revient à Belfort, on se replie à Châlons-sur-Marne, puis avancée sur l'Aisne, avant d'apercevoir enfin l'ennemi, mais ce sera pour la déculottée à Sedan. Cela piétine, nous

aussi. Ordres et contre-ordres baladent le roman, quoi. La seule chose qui ne soit pas en débâcle, c'est la plume de Zola. Il y a là un tour de force, de remplir cinq cents pages avec toujours le même scénario : on avance, on recule, on a faim, on est crevé, on n'en peut plus, et il faut remettre ça. Cette répétition interminable peut inciter le lecteur à imiter le déserteur plutôt que la plume de Zola, et se dire autorisé à caler.

\*

Il est des marchands qui ne perdent pas le nord ou qui se croient toujours au temps du catéchisme comme art de vivre – heureux plus tard, une fois mort. Ainsi, pendant la semaine de Pâques, au marché du jeudi, ai-je vu que la poissonnière avait rédigé ce grand écriteau : « N'oubliez pas que demain, c'est vendredi saint. » J'avais la langue levée pour lui demander si ça prenait. Qui sait, peut-être qu'en notre pays l'officialisation du ramadan déclenche un sursaut, un renouveau du carême?

\*

Il faut parfois se défier des phrases d'accroche qu'un journal sort d'une interview et met en

chapeau, comme on dit; en voici une, en exergue de l'interview, intéressante, du comédien André Wilms : « N'importe quel clampin peut devenir metteur en scène », ce qui signifie que ce n'est rien du tout d'être metteur en scène, c'est à la portée du premier venu. Or, dans l'entretien, Wilms dit : « N'importe quel clampin devient metteur en scène », ce qui signifie pile le contraire, c'est déplorer que ce métier prestigieux soit discrédité par des nullards qui sont foison. *Capito?*

\*

Accidents, crimes, attentats, guerres : le journal télévisé du soir, c'est l'humanité à couteaux tirés. Nous sortons de là écœuré, mais prompt à nous administrer le lâche soulagement : nous voyons tout ce à quoi nous avons échappé.

\*

Relisant, de Green, quelques pages de son *Journal*, je tombe sur un passage où il raconte que, comme ça, chez lui, en pleine journée, assis à son bureau, il est saisi d'un vertige durant une petite minute. On lui dit : ce n'est rien, ça vient de votre état physique, probablement du foie.

Moi qui suis, hélas, du dernier bien avec ces satanées manifestations, je rectifie et diagnostique dans le vif : ce vertige somatise une terrible crise d'angoisse. Laissons donc le foie en paix. Invoquons la foi plutôt, elle qui aura armé Green afin qu'il résiste à tout effondrement. Le ciel contre l'hôpital psychiatrique, voilà qui dramatise à mort *le Pari*.

Que le ciel gagne, et la leçon va de soi : les frayeurs de Pascal avaient du bon.

\*

Si dans les livres étaient les réponses, la littérature serait depuis longtemps achevée.

Donc, remettons le couvert, plutôt que l'ouvrage sur le métier tant, là, je serais enfoncé, vite grillé, n'ayant, du métier, que des on-dit, et m'empêtrant plus qu'autre chose dans ses ficelles.

\*

Il n'est rien comme les nantis pour donner des leçons à ceux qui ne sont pas à l'abri du besoin. La campagne pour l'élection présidentielle de mai nous en aura fourni quelques exemples, lesquels peuvent parfois virer à l'infect ; ainsi avons-nous vu le footeux Thuram se fendre d'une tribune dans

*Le Monde* où il appelle à un vote anti-Sarkozy ; bon, très bien, rien à redire, à ceci près qu'il finit, dénonçant la haine, par ces mots : « Nul ne pourra dire : Je ne savais pas. » C'est assez indécent d'employer cette expression « Je ne savais pas », si connotée, qui se rapporte, dixit l'Histoire, aux rafles des juifs. Encore une injure de plus à leur encontre. Et voici la Shoah nivelée par le bas.

\*

Que nos morts nous soient de quelque secours, je ne l'ai jamais cru ; j'en tiendrais même pour le contraire : ils nous enfonceraient, et ce parce qu'à leur souvenir s'entremêle, comme du chiendent, ce que nous sommes – qui peut ne pas être ce qu'ils espéraient –, ou ce que nous fûmes de leur vivant, souvent en dessous de nos devoirs, parfois au-dessus de nos droits. Bref, se souvenir d'eux convoquerait plutôt les reproches.

Schématisons. À nous le mea culpa ; aux autres, qui croient leurs morts quelque part, les embrassades.

\*

Les matinées du dimanche peuvent être joyeuses, ne serait-ce qu'en étant grasses. Mais

les après-midi, pardon ! Mélancoliques, tels ils sont en général, comme si le lundi, qu'on dit premier jour de la Création, ne pouvait emballer que Dieu.

\*

Ce fut, début juin, la commémoration de Bir Hakeim ; c'était il y a soixante-dix ans. En plus de galons, le père de K. en ramena des reliques, que nous avons récupérées une fois la mère de K. disparue : un sachet de sable, des balles, des insignes récupérés sur l'Afrikakorps. Nous avons regardé à la télévision, en guise de veillée, un saisissant documentaire sur la bataille, tableau rehaussé par les témoignages de cinq nonagénaires, les derniers survivants. Quelque chose qui ne fut pas dit ? Oui, selon K., tant un détail raconté par son père est resté comme image insolite et, malgré le contexte, ravissante : les soldats avaient creusé des trous dans le sable du désert afin de se protéger contre les bombardements ; eh bien ce canardage en continu était si terrible que les fennecs, terrorisés, venaient se réfugier près d'eux.

\*

Voilà de l'anecdote bien banale. Proche de la galerie, il y a un collègue. Les après-midi je vois donc les collégiens aller et venir en petits groupes, passer devant moi tout en continuant à jacter. Le plus souvent, ce sont des exclamations qui partent toutes à boulets rouges : « Marre de l'école ! » « Font chier, ces profs ! » « Rien à foutre des notes. » On mesure combien remettre l'Éducation nationale dans les clous devient quelque chose comme le treizième des travaux d'Hercule.

Il y aurait peut-être bien une piste : et si on salariait les élèves ?

*Été*

Perché sur une échelle, j'étais à tailler la glycine quand, malgré moi, je pars d'un juron : j'avais failli de mon sécateur caramboler un nid, et pas un désaffecté, tout neuf au contraire, et inauguré, ils sont quatre nouveau-nés, encore nus. Vite, j'ai recouvert le nid avec une grappe de feuilles, comme c'était, et me suis esbigné, ajournant le reste de la taille. Il ne faut pas que les parents voient qu'on a découvert leurs petits.

– Sinon, dis-je à K., ils sont cap de les coller à l'Assistance.

\*

Que Patrick Besson sait être méchant, ils sont nombreux à l'avoir senti passer. Une récente fois, ce fut pour trouver que c'est épouvantable d'entendre parler madame Joly, d'origine norvégienne. Là, je le contredirais. Ceux qui parlent le français avec un accent, et même un fort accent étranger, je trouve cela pittoresque et plaisant. C'est enrubanner notre langue en lui prêtant un trente et un qui en renouvelle les vocalises afin de l'emmener en balade vers des horizons qui lui déroulent une manière de tapis rouge.

La poésie est pour, elle dont les voyelles reçoivent en cadeau un supplément de couleur.

\*

Entendu à la radio un fana de Duras nous affirmer qu'elle « est revenue plusieurs fois du seuil de la mort ».

– Intacte, hélas !

\*

Ma plume éprouve la nécessité de plus en plus de pauses. Recensons. Un, il en va de mon

énergie comme de la croissance économique, on a vu mieux, et de loin; deux, le spleen continue de me couvrir, enfin, façon de parler, sa technique tient toujours du croche-pied au bord de l'à-pic; trois, la matière se raréfie si je ne veux pas me répéter : j'ai déjà tout dit depuis vingt-cinq années, sur la société, la gauche, les crapules du haut en bas, l'école, l'art contemporain, les m'as-tu-vu, et moi là au milieu, sinistre en diable, le mea culpa en béton.

Durer ne va pas de soi.

\*

Pourquoi ne parlez-vous pas de Perros? m'écrit un lecteur. Au lieu de la négation, il aurait dû nuancer. Il m'est arrivé de l'évoquer, certes un peu vite. C'est que ses *Papiers collés*, lus lors de leur parution en poche, je n'y suis jamais retourné. Sans doute fut-ce pour me garder de toute influence, à cette précision près : son écriture, elle, ne risquait pas de m'influencer, elle ne m'est pas proche, elle m'avait même, pour tout dire, défrisé, avec cette accumulation de phrases nominales, ce qui allait être, de la modernité, le chic. Le gros de mes impressions, je pourrais le résumer comme suit : sa plume est un flingue à répétition, des rafales sortent

intelligence, lucidité, désenchantement. La vie devient cette comédie farce, percée à jour; et Perros, l'homme refait, qui semble toujours parer au plus pressé.

\*

En apprendre toujours de belles, ça ne s'use pas, et pour cause : le bon sens ne suit plus, la population augmente trop vite. Je lisais l'autre jour ceci : on demande à Souchon comment cela lui est venu, ce parler enfantin de ses premières chansons à succès. Tout le monde est cramponné?

– J'ai trouvé une combine, quoi, comme Céline pour écrire comme il a écrit.

Il y en a qui sont morts à temps, Céline donc, et Flaubert : aujourd'hui, mais il aurait de l'épilepsie d'un bout de l'année à l'autre !

\*

Je me suis amusé avec les chiffres, pour changer. J'ai feuilleté *Autres directions* afin d'établir le nombre de mes comptes rendus de lecture qui, d'après mon souvenir, me semblait à la hausse. Résultat : cinquante-trois.

Comme, en tapant mes nouveaux *Carnets* 2009-2011, j'ai eu l'impression que ça grimpeait

encore, je viens de vérifier. Résultat : soixante et onze.

Là-dessus, soufflons le chaud et le froid. Le satisfecit, c'est que ma curiosité a réintégré ses pénates : dans le total de ces comptes rendus, il y a beaucoup plus de lectures que de relectures ; d'un autre côté, je lâcherais bien mes doutes aux basques de ce satisfecit : est-ce que parler de littérature, ça en est ?

– Joker !

\*

Quand le spleen vous possède, toute annonce d'un décès vaut provocation ; et ça part tout seul :  
– La chance !

(*Le lendemain*) Holà, fanfaron de derrière les fagots, il te reste à y passer... Suffit que la traquette traîne par là, et elle te volera la vedette !

\*

On voit de tout en littérature ; ainsi un Charles Juliet, cet employé aux écritures, qui juge de haut Rilke, trouvant que « nombre de ses poèmes ne sont que des poésies ». J'ai relevé cela en relisant hier soir quelques pages de son *Journal*,

sans que mes paupières suivent bien longtemps.  
Il réécrit le par cœur.

\*

Quand certains vous sortent, avant une élection présidentielle, ce refrain bien répertorié :  
– Oh! que ce soit l'un ou l'autre, ça ne changera pas grand-chose, hein...

Vous pouvez parier qu'ils travestissent, que ce sont là des gens aux opinions politiques bien tranchées mais qui n'ont pas leur pareil pour que vous ne les perciez pas à jour. Ce qu'on gagne et pour qui on vote, c'est un jardin – secret – qui, lui, a *perdu de son éclat*.

\*

Copiant le poète se tournant vers les objets inanimés, interrogeons-nous : les écolos ont-ils une âme, ou du moins ont-ils encore une âme depuis que, rentabilisant ce qui ne va pas, ils traquent les prébendes, député, sénateur, ministre. Les honneurs se sont trouvé de nouveaux et fringants alpinistes.

Gageons que ça leur botterait, une République bio, où ce serait eux, l'engrais.

\*

Ces chevaux qui avaient disparu des prés voilà un demi-siècle, je fus longtemps loin d'imaginer qu'on en reverrait, et pas qu'un peu. Revoici les prairies comme au complet, à ce détail près : en comparaison de leurs ancêtres, ces dadas-là ne sont plus à la peine. Au lieu de tracter, ils batifolent ; et si de temps en temps ils doivent supporter quelqu'un en croupe, c'est qu'ils se baladent. Reste à espérer que ne sera pas de retour leur terminus – prématuré – de jadis, quand ça bottait certains, de les boulotter.

Plutôt l'équarrissage que l'abattoir, résumerait BB.

\*

Que ce qui fut puisse à nouveau être, la vie est contre.

Vient l'écrivain, à charge d'être pour.

\*

Le *Journal* de Katherine Mansfield, nous pourrions le sous-titrer comme suit : quand l'art porte haut la douleur d'exister, elle devient contagieuse. Voilà donc un livre à déconseiller au ravi de la crèche, sauf s'il est votre ennemi.



## Table

2012

<u>Printemps</u>	7
<u>Été</u>	16
<u>Automne</u>	35
<u>Hiver</u>	61

2013

<u>Janvier</u>	73
<u>Février</u>	77
<u>Mars</u>	83
<u>Printemps</u>	92
<u>Été</u>	105
<u>Septembre</u>	114
<u>Automne</u>	122
<u>Novembre</u>	130
<u>Décembre</u>	141

2014

<u>Janvier</u>	149
<u>Février</u>	156
<u>Mars</u>	163
<u>Printemps</u>	170